



0 : 00

Un cycle de vingt-quatre poèmes de

MICHEL BEAULIEU

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

à la mémoire de mark poulin

*à mémoire aussi
de claudette doucet
assassinée pour rien
le 31 janvier 1968
et à jean yves collette
qui l'aimait*

« oh ! quand sera-ce et comment ? »

le repos ne gagne pas plus que l'oubli dans l'os

parfois l'on se promène le cœur dans les pieds
quand rien ne vibre plus sous les mailles des côtes
le temps couvre la rue de ses cendres
elles s'épandent sur le pain sans levain
de ces jours décousus dans leurs nids

quand roule une heure sur la précédente
les masques se gravent toujours un peu plus
les visages s'enfoncent dans leurs angles
on les sent pointus sous les doigts
même s'ils s'allongent parmi les ombres
on les sent pointus sous les doigts

n'abaisse pas trop tôt le signal du départ
il reste tant à goûter sur la table des nuits
tant de nœuds à nouer de liens à défaire
n'abaisse pas trop tôt le signal du départ

elles coulent elles dévient entre les doigts
s'ils se tendent pour la saisir les heures
on s'enfonce avec elles sur les épaules
n'y résistent pas les trottoirs et l'acier
tant de pas posés sans raisons contre raison
parmi les fils électriques et les réverbères

il passe dans leurs yeux si peu de cris
qu'on les presse entre les vitrines les passants
ne se lisent ni leurs noms sur les rides
ni la marque du rasoir sur la joue
ils ne viendront pas à vous la main tendue
mais le poing bien en avant de leur sang

je sais que s'ensablent les montres
malgré le temps l'heure à retenir
qu'on ne peut pas se souvenir
avec la précision des angles
tout s'enfonce dans nos yeux
les miroirs déforment les images
chacun vit au milieu de ses cernes
chacun les souligne petit à petit

la poésie pèse au creux de la main
de son poids de dire poussière
pour la rage accomplie la relâche des étrointes
au tour du cœur quand la sage ses circuits
lâche du lest vers les abîmes
avec des airs de frémir sur la dent
creuse de tant de minutes à rebours
dans le décompte des miroirs

après la force et le tiraillement de ses câbles
après la tension des *[mot illisible]* de porte en porte
le poivre du jour *[mots illisibles]* le dos et le soleil
le pays le pays frémit dans ses rotules
après la pierre de loin lancée vers les vitrines
ce rire qui s'efface à l'ouïe des ruelles
un surplus d'ail entre les dents des *é/?/a*its
le pays le pays frémit dans ses rotules

peu de cris des gestes sans raison
s'inscrivent en filigrane dans la brique
on les enfonce qu'avec les yeux
qui le cilice à la mesure des reins
le feu rouge n'arrête pas la montée des pas
quand la ville vibre sous ses passants

ne vous méprenez pas ne vous méprenez plus
tout passe les glaces et les aiguillons
que l'on dédore ou redore les minations
l'heure tue avec la précision des miniatures.
l'espace délaie ses attaches poudroie s'épand

on perd le mesure quand elle s'effrite l'os
les couleurs entre elles se neutralisent
on voit grise l'asphalte noire
on le sait la partie se joue en dedans
sur le sable de nos arènes particulières
je monte de nouveau vers la montagne
elle crève le centre pierreux de la ville
un effort encore ou la cime se dérobe
un effort encore pour la rupture des sangs

ne les regardez pas avec l'amertume des vents
ils roulent dans un froissement d'ailes sur l'eau
qui s'épand vers les remblais des trottoirs
coule entre les lignes de leurs trottoirs
fer rouge ou main gantée de blanc
la loi de l'immobile instant suffit à tout
dans la cambrure frémissante des tôles
où tout s'enfle tout s'engouffre un peu plus

tu t'enlises entre la mémoire et les pierres
parmi les ombres tu erres où nul ne te connaît
nul ne lira sous les signes de ton visage
ni ne t'assouvira dans tes orages
toi qui t'enlises entre le sable et le temps

courir ne bande plus tes nerfs
ni les muscles qu'ils influent
tu as l'espace de tes ombres
le geste déplié dans sa pénombre
de la nuit tu nais délibéré
tu attends la valise à tes pieds
un train trop en avance sur son horaire
sur les quais couverts de la gare
tu attends la valise à tes pieds

rien n'émane du cadre où tu t'enlises
avec un ne sais quoi d'étonné dans les doigts
tu te dévides sur le rouet dématé
autour de toi les vêtements s'éparpillent
mis au terme du jour qui cogne dans tes tempes
quand tu plies une heure sur la précédente

(l'invisible présent à l'intérieur des yeux
où se renouvellent avec les couleurs les ombres
qui ne les voit passer ne meurt qu'en lui-même
dans le cercle rituel de ses mains l'emprisonnent)

il passe dans les cernes du temps
les araignées n'écratignent plus son visage
ni le sable le cordeau des nuits
la tête attise ses fourneaux
la musique des mers vibre vers les tempes
il passe dans les cernes du temps
avec les lambeaux de ses barreaux
il passe avec les aiguilles sous la peau

les heures s'assemblent
s'ensablent les jours
s'ensable le sang
pour la dérive des neiges
et s'ensable le cœur
pour l'arrêt des courants

tu t'engloutis parmi la rumeur
elle couve sous les glaces
tu tournes avec les aiguilles
passe tu passes tout passe
les mains se replient sur leur faim

qui se souviendrait tout à fait
de ton visage contrefait
si je regarde une photographie
je sais qu'elle te ressemble à peine
qui se souviendrait tout à fait
dans le cercle des jours des semaines
de ton visage tes mains tes yeux
ils disparaissent avec les rumeurs
avec les couloirs les labyrinthes
quand les portes se ferment derrière toi

les feux rouges de la ville n'arrêtent rien
ni l'esquisse de ton geste ni son aboutissement
tu passes avec la vague des nuits dans les épaules
avec plein le visage des éclats de violences
vers ce coin de rue où nul ne t'attend plus

mais la suie couvre ton visage
malgré les apparences je le sais
je ne sais que trop le non-sens des détours
ils vous écorchent le cœur
ils vous embrochent la taille
s'il pleut la pluie ne satisfait guère
notre appétit de rien nos illusions
malgré la prudente allusion des mains
vos corps ne vibrent plus dans leurs cendres

la couronne de sel ceint les pieds
ni l'oiseau ni la feuille n'entendent
l'hiver s'il gruge les trottoirs
le feu qui s'étouffe dans ses braises

cou tranché dans les gorges de la ville

1^{er} FÉVRIER-13 AVRIL 1968

0 : 00

un cycle de vingt-quatre poèmes de

Michel Beaulieu (1941-1985)

est paru en 1969.

Le justificatif de la publication se lisait comme suit :

« L'édition originale de 0 : 00, inscrite dans les registres des éditions Estérel sous le numéro 24, est limitée à vingt-sept exemplaires du texte transcrit par l'auteur sur papier Ingres de mai 1968 à avril 1969 : un exemplaire d'auteur marqué A, et vingt-six exemplaires nominatifs aux noms de Elaine Audet, Daniel Beaulieu, Gérard Beaulieu, Jacques Beaulieu, Charles Bélanger, Jacques Breault, Nicole Brossard, Roch Carrier, Paul Chamberland, Jean-Yves Collette, Louis Gooffroy, Marie-Francine Hébert, Lizette Jalbert, Michèle Lalonde, Gilbert Langevin, Jocelyne Lepage, Pierre Mercier, Gaston Miron, Marc Parson, Roland Pichet, Robert Poulin, Luc Racine, Sylvie Roche, Danielle Ros, Serge Tousignant et André Vachon.

« Tous les droits ont été retenus dans la capitale d'un pays étranger. © Michel Beaulieu, 1969.

« Exemplaire de ... »

ISBN : 978-2-89854-756-0

© Vertiges éditeur, 2025

Dépôt légal : BANQ, quatrième trimestre 2025

- 2 757^e lecturriel -

Lecturiels

www.lecturiels.org